

Yves Luginbühl

La place de l'ordinaire dans la question du paysage

L'esthétique est une dimension importante des politiques paysagères. Cependant, il faut faire attention ; cela doit être une esthétique de l'ordinaire qui témoigne de l'attention de tout à chacun envers son milieu de vie. En ce sens, la dimension relationnelle du paysage est essentielle à la prise en compte véritable des questions environnementales.

L'incontestable montée en puissance de la dimension esthétique au sein des problématiques environnementales est sans doute à rapprocher du constat de la dégradation des paysages souvent souligné par les institutions politiques. Est-ce à dire que le paysage se réduit à cette dimension esthétique, comme les analyses des textes du XIX^e siècle tendent à le révéler? Quelle place donner à cette dimension esthétique dans les travaux scientifiques relatifs au paysage? Quelle importance a-t-elle par rapport aux autres implications, notamment sociales et écologiques?

Certes, la recherche qui s'est emparée de la question du paysage depuis les années soixante a fait fortement évoluer le sens du terme, et même si les anciennes conceptions subsistent dans la pensée sociale, il est certain que la tendance générale tire le paysage vers une autre conception plus proche d'une construction sociale susceptible d'alimenter la compréhension des relations sociales au cadre de vie. Les objectifs du développement durable ouvrent une nouvelle brèche dans le champ du

paysage qui a connu, avec les travaux consacrés à l'analyse des représentations sociales des dernières décennies une première « révolution ».

La question de la durabilité mobilise en effet non seulement des questions écologiques, mais également des questions sociales et économiques. Dans les questions sociales, celle de la place de l'esthétique doit être prise en considération au même titre que les autres. Mais loin de moi l'idée qui a traversé les débats sur le paysage d'une capacité de ce concept à transcender les autres dimensions du paysage, de rendre compte plus que tout des sens que les sociétés souhaitent attribuer à leurs relations à la nature et au cadre de vie.

Dans ma conception personnelle de la question du paysage, et à la suite de la place prépondérante que j'ai donnée à l'« ordinaire » et en particulier à comprendre ce que signifie une relation d'ordre esthétique, sensible, symbolique à la nature. Je ne peux envisager la relation entre la notion de durabilité et le paysage sans tenter d'articuler les facteurs sociaux aux facteurs écologiques et techniques, la dimension esthétique faisant partie intégrante des facteurs sociaux. Je situe l'enjeu de la question dans notre capacité à trouver les liens qui peuvent être identifiés entre des processus sociaux, et notamment les évolutions des représentations sociales du paysage et les processus biophysiques. Autrement dit, dans la possibilité de tisser des relations claires et compréhensibles entre l'immatériel et le matériel, le premier de ces termes contenant précisément tout ce qui a trait à cette dimension esthétique et symbolique, alors que le second renvoie davantage à la matérialité naturelle (ou artificielle d'ailleurs).

Dans ce sens, j'affirmerai tout d'abord avec fermeté que la question du paysage ne peut être abordée comme celle de l'architecture, contrairement à la tendance actuelle qui cherche à intégrer les écoles de paysagisme dans les écoles d'architecture. C'est à mon avis une erreur politique qui traduit une erreur de réflexion et de connaissance. J'ai trop entrevu comment les étudiants architectes que j'ai eus dans les séminaires que j'animais pour être extrêmement méfiant à l'égard de cette attitude qui assimile création paysagère à création architecturale ou analyse paysagère à analyse architecturale. Dans la tendance actuelle, je vois davantage une stratégie politique d'un ministère, en l'occurrence celui de la Culture qui, faute d'avoir su placer les architectes dans le marché de la construction en donnant le champ libre à la sphère des ingénieurs, cherche à s'approprier un domaine porteur

qui serait susceptible de résorber le chômage des jeunes architectes. Le secteur du paysagisme constitue il est vrai désormais un marché que le monde de l'art ne souhaite pas laisser aux seuls écologistes et écologues.

Dans ma conception, la dimension esthétique fait référence, notamment, aux modèles paysagers¹, terme que j'ai créé pour exprimer les références esthétiques que l'histoire des relations sociales à la nature a élaborées et qui permettent à chaque individu de la sphère culturelle européenne (et peut-être américaine?) de qualifier un paysage. Mais elle déborde largement cette première échelle de considération, que j'appelle globale et qui est conforme à la théorie de l'artialisement de Alain Roger. D'autres échelles existent et notamment l'échelle qui doit être considérée pour une société comprise dans son territoire de vie quotidienne et dans laquelle les modèles précédents ne fonctionnent plus. À cette échelle, ce sont les rapports sociaux, la mémoire sociale ou la connaissance empirique du fonctionnement du milieu qui agissent. Je prendrai pour exemple les paysages de la montagne beunoise que Stendhal considérait comme le paysage le plus laid qu'il ait jamais vu, alors que les populations des villages viticoles se le représentent comme le plus beau paysage du monde. Je pourrai développer un peu plus avant cet exemple lors du séminaire.

S'ajoute à ces deux premières échelles celle que j'appelle individuelle et qui fait référence à la culture propre de l'individu. La complexité de la compréhension de ces représentations du paysage vient du fait que ces trois échelles interagissent entre elles et qu'il n'est pas évident de les individualiser, sans une bonne expérience de l'analyse des discours. Cette interaction permet de comprendre notamment les contradictions qu'un individu peut exprimer à propos d'un paysage qu'il peut estimer à la fois beau et laid.

Le second enjeu de la question réside dans notre capacité à sortir d'une conception étroite de l'esthétique qui ramène le paysage à un ensemble de formes, de textures ou de couleurs, comme le font le plus souvent les paysagistes. Il me semble que cette dimension esthétique ne peut évacuer les relations sensibles que les individus et les groupes sociaux établissent avec ce qui les entoure et dans le cadre de leurs rapports avec

■ J'ai identifié plusieurs modèles paysagers à travers des enquêtes et l'analyse historique de la peinture de paysage : le bucolique, le pastoral, le sublime, le pittoresque, le régional et aujourd'hui ce que j'appelle le pittoresque écologique.

les autres. Ce qui donne à cette dimension esthétique une signification bien plus large et qui sort de la simple signification visuelle. L'esthétique est aussi affaire de sons, de saveurs, de sensations au toucher et aux odeurs. Il y a là un domaine qui n'est encore que peu exploré, même si quelques thèses ont commencé à s'y engager. Dans les enquêtes que j'ai eu l'occasion de faire un peu partout (France, Espagne, Hongrie, Pologne, notamment), la question du paysage ne renvoie jamais uniquement au visuel. Il y est également question des odeurs, du contact avec la matérialité naturelle, des bruits, etc.

Cette « polysensorialité » du paysage, déjà soulevée dès les années soixante, signifie qu'il serait en outre réducteur à considérer que le paysage n'existe que lorsque le spectacle qu'il offre provoque l'émotion. Je refuse catégoriquement d'entrer et de sacrifier à cette idéologie de l'émotionnel qui se développe actuellement et notamment dans les médias dont elle constitue une arme essentielle. D'ailleurs, cette idéologie s'accompagne aisément avec la pratique de l'événementiel qui se retrouve dans les manifestations dites culturelles, qui elles aussi constituent un marché que certains plasticiens savent exploiter. C'est également une mode indéniable des pratiques paysagistes, en particulier dans les aménagements paysagers des espaces publics : on crée « l'événement » pour donner du sens ! Avec une sculpture, une figure composée avec des végétaux. L'évolution de l'enseignement du paysagisme donne à mon avis de plus en plus de place à l'enseignement plastique et néglige de plus en plus l'enseignement des sciences sociales et écologiques.

À cet égard, je suis un peu surpris que les textes qui ont été diffusés pour ce séminaire mettent cette question de l'espace public comme un espace d'enjeu essentiel. J'y vois également un effet de mode. Il me semble que notre capacité à sortir de l'espace public devrait retenir notre attention pour donner plus d'importance à l'espace du quotidien, qui comprend à la fois espace public et espace privé.

Venons-en maintenant à la question de la mobilisation des habitants. Lorsque j'ai rédigé la version non juridique de la Convention Européenne du Paysage, j'ai œuvré pour que cette participation soit évidemment au cœur des principes fondamentaux. Ce n'était pas pour être conforme à la convention d'Århus, mais par conviction personnelle s'appuyant sur des analyses scientifiques et des expériences de mobilisation d'habitants dans la prise de décision de programmes

d'aménagements paysagers. Il me semble ici que l'on doit considérer tout d'abord la question du temps. Les expériences que j'ai connues m'ont fait prendre conscience de la nécessité d'un temps d'assimilation et de compréhension qui ne recouvre pas forcément le temps politique. Mais en même temps, lors des enquêtes que j'ai réalisées, j'ai constaté souvent à quel point les personnes interrogées étaient attentives à ce que je les écoute. Cette exigence d'écoute me paraît essentielle et elle pose à mon sens le problème du transfert de la pensée « ordinaire » dans la pensée scientifique ou technique. On devrait s'interroger sur les processus de traduction des modes de la pensée sociale en termes d'action politique.

Je pourrais décliner ici l'ensemble de ces réflexions à propos d'un programme de recherche que j'ai conduit sur la question de la reconstitution du bocage. Il me semble que c'est un objet qui, précisément, est très heuristique pour analyser cette place de l'esthétique dans la question du paysage et de la durabilité. Car dans les enquêtes que j'ai eues l'occasion de réaliser auprès des habitants de Bretagne où le bocage se recompose, la question de la forme naturelle et des processus écologiques, celle de l'avis des habitants, de leur participation aux décisions, celle du développement économique, étaient toujours au centre des discours.

